

Pigalle

1993/2004

Yan Morvan

Pour Christine,

Les images sont la réalité, les mots sont la vérité. Un livre d'images comme un bout de l'enfer, des mots qui racontent et qui les suivent. Pigalle, paysage de l'humain, avec ses malheurs et sa tragédie – humain trop humain...

Je suis connu pour mes reportages de guerre, Liban, Afghanistan, Iran-Irak, Irlande du Nord, Rwanda... J'ai assez bien rempli ma mission durant les années 1980 : collaborateur régulier d'une grande agence, attaché aux magazines américains *Newsweek* et *Time*. Je suis un des acteurs de ce qu'on nomme "l'âge d'or du photojournalisme". Les institutions, musées, ministères, s'intéressent à moi, surtout à mes connections avec la presse américaine (correspondant permanent de *Newsweek* au Liban pendant près de quatre ans). J'affiche pas mal de prix prestigieux à mon compte, World Press, Capa Special Award, Missouri Price, National Headliner... Père (heureux) de quatre merveilleux enfants, j'habite avec ma compagne un atelier d'artiste au sixième étage sans ascenseur. Remercié par mon employeur un 1^{er} janvier 1988, jour où il neige dru, les quatre petits avec moi, je me demande bien ce que je vais devenir. Je comprends très vite que le *hot shot* (première ligne de front) ne m'est plus réservé. J'ai trente-quatre ans et ma carrière semble terminée.

Je rencontre Éric Neveu du magazine *Lui*, qui me commande un reportage sur le monde du porno. Je vais pour la première fois dans un sex-shop pour me documenter. Je découvre un nouvel univers. Le pape du porno s'appelle Michel Ricaud, la star de l'écurie Marc Dorcel. Mon reportage lui plaît, le flatte, et nous devenons assez proches. Je l'initie à la philosophie de Jürgen Habermas, la distinction entre la morale et l'éthique (dans une perspective kantienne), qui le rassure et il m'invite régulièrement à manger un pied de cochon dans un restaurant ultranationaliste du quartier de l'Opéra (il se dit membre de la luciférienne Wicca).

Un peu plus tard, avec Jean-Marc Barbieux, rédacteur croisé au mensuel *Globe*, nous décidons de commencer une grande enquête sur

l'univers du X¹. Il est beau gosse, c'est une bonne carte de visite dans ce milieu. Je lui présente Michel Ricaud, qu'il trouve assez dégoûtant. Le côté trash du projet convient bien à ses aptitudes de dandy punk parisien. C'est l'époque du porno chic ! Au début des années 1990 subsiste le spectre du sida, les années terreur, mais la fête doit reprendre et le modèle des films X américains avec gros budget et filles splendides va trouver un nouveau public de jeunes hédonistes friqués, pré-millennials, ni veggies ni écolos, mais libres d'esprit et de corps qui se la jouent décontractés – Sex is fun. Thierry Ardisson lance sa revue *Interview*, *Newlook* suit de près, *Penthouse* et *Lui* cartonnent. Tous les mois, on nous donne à Barbieux et moi une page sur le "Monde du sexe" (je suis le *pink doctor*) dans *Entrevue* (le mensuel d'Ardisson avait dû changer de nom après les menaces de procès venant des ayant droits de Warhol). On devient les pros du c... *Entrevue*, *Newlook*, *Penthouse*, et même *Actuel* et *Le Monde* font appel à nos services de têtes chercheuses de la nouvelle économie sexuelle.

Un pote photographe, Patrick Frilet, rencontré pendant les événements d'Irlande du Nord en 1981, me propose de travailler en binôme sur certains sujets. Je suggère Pigalle, nourri de cette toute nouvelle littérature et curieux d'en connaître les dessous. Nous avons nos entrées à *Paris-Match*. Rendez-vous est pris avec Michel Sola, le rédacteur en chef photo pour lui exposer notre projet commun : raconter Pigalle. Leurs locaux sur les Champs-Élysées sont situés au cinquième étage d'un immeuble haussmannien, avec sur le même palier les rédactions de *Newlook* et *Photo* où je publie régulièrement. Difficile d'accès pour les non-initiés, *Paris-Match* devient un passeport, avec la bénédiction et l'autorisation de Mme Hélène Martini, l'impératrice de Pigalle, toujours bien servie par l'hebdomadaire.

Je vais passer plusieurs semaines dans les lieux emblématiques de Pigalle. L'accès est parfois difficile, l'anonymat y règne ; les filles qui se produisent sur scène, certaines qui vont au-delà, n'aiment pas se raconter. C'est un job provisoire. Jamais un métier. Le racolage dans les rues est interdit et les passes se font discrètement, dans les lieux privés de certains bars de nuit ou dans les hôtels du quartier où les entraîneuses ont



Le Dirty Dick
10, rue Frochot, 9^e arrondissement

Nommé ainsi depuis 1936, quand il était encore un sex-club détenu par la mafia corse, cet ancien bar à hôtesses a changé de décor. Il n'y a ni barre de pole dance, ni filles dénudées, mais des chemises hawaïennes, des tikis et une ambiance digne d'Honolulu. Les cocktails ont des noms exotiques et les ingrédients sont de qualité.

1. En 1995, nous publierons ensemble le livre *Mondosex* aux Éditions Contrejour, qui relatera notre plongée dans le monde du X.



Le Moulin Rouge
82, boulevard de Clichy, 18^e arrondissement

Trente moulins à vent sur la butte Montmartre (dont 12 rue Lepic) qui broyaient du grain, du maïs, du plâtre, de la pierre. Le 6 octobre 1889, le Moulin Rouge est inauguré au pied de la butte Montmartre à l'emplacement de l'ancien Bal de la Reine Blanche.

leurs habitudes. La loi française (1983) interdit le racolage : « La prostitution n'est pas interdite, sauf lorsqu'elle porte atteinte à l'ordre public. » Mais les dispositions sur le racolage (loi sur la sécurité intérieure de 2003) l'interdisent de facto, au moins dans ses manifestations visibles, c'est-à-dire sur les trottoirs. Le Pigalle des chromos de la littérature et du cinéma, avec ses filles qui vous aguichent sur les trottoirs, va s'en trouver transformé. Le sida crée un vent de panique et limite les contacts trop faciles. Le port du préservatif devient une obligation et les clients se font de plus en plus rares. La prostitution « sauvage » et sans contrainte émigre sur les boulevards extérieurs, les bois de Vincennes et de Boulogne. Montmartre se transforme peu à peu en une destination touristique à l'usage d'étrangers attirés par l'aura du nom et prêts à se faire plumer pour un peu de frisson et de fantaisie. Les rumeurs sont la règle, tel établissement est protégé par les condés (police), la drogue se vend, elle y circule librement. Les Russes ont remplacé les Corses et les règlements de compte n'ont plus cours. Les « bars à bouchons » – les filles sont rémunérées au nombre de bouteilles vendues (les bouchons) – deviennent des lieux d'arnaque où les fins de nuit sont bien difficiles pour les clients alcoolisés... J'ai mes entrées chez Michou, anciennement Madame Untel, la scène parisienne où se produisent les plus élégants travestis de tout Paris.

Le sujet n'est pas publié, j'assiste à la mercantilisation de Pigalle et l'afflux de touristes venus du monde entier pour se rincer l'œil et vivre des émois bien ordinaires. Un lieu retient mon attention : le Sexodrome, tentative d'établir un hypermarché du sexe où chacun peut réaliser ses fantasmes et déviances dans une atmosphère « cool et décontractée ». Nous sommes en 2004 et le mensuel *Max* me commande le sujet.

Pigalle fascine, Pigalle attire, Pigalle fait peur. Comment en est-on arrivé là, simple destination touristique sans danger comme l'Opéra de Paris et la tour Eiffel, le Pigalle de Toulouse-Lautrec, de Mistinguett, de La Goulue et de Valentin le Désossé, le Pigalle des frères Guerini, de Jo Attia, de Pierrot Le Fou ? Un retour en arrière s'impose.

Au commencement était le mur des Fermiers généraux ; « Le mur des Fermiers généraux fut l'une des enceintes de Paris, construite juste



avant la Révolution de 1784 à 1790. L'objectif du mur était de permettre la perception par la Ferme générale, aux points de passage, d'un impôt sur les marchandises entrant dans la ville. » Cette douane dont Beaumarchais pensait qu'elle avait été un des facteurs qui amena la Révolution de 1789 change la physionomie de certains des lieux de Paris. À cette date, la prostitution était plutôt assez mal considérée. La Révolution de 1789 considère la prostitution comme un des maux de l'Ancien Régime – qu'il faut éradiquer... Le 4 septembre 1792, sous la terreur révolutionnaire : « Une partie n'alla pas jusqu'à Bicêtre ; ils s'arrêtèrent devant la Salpêtrière, eurent l'horrible fantaisie d'entrer à l'hospice des femmes. Une force militaire considérable les arrêta le premier jour ; mais le lendemain, 4 septembre, ils forcèrent les portes, et commencèrent par tuer cinq ou six vieilles femmes, sans nulle raison ni prétexte, sinon qu'elles étaient vieilles. Puis ils se jetèrent sur les jeunes, les filles publiques, en tuèrent trente, dont ils jouirent, avant ou après la mort. Et ce ne fut pas assez ; ils allèrent aux dortoirs des petites orphelines, en violèrent plusieurs, dit-on, en emmenèrent même pour s'en amuser ailleurs.² » L'existence de l'octroi, douane citadine perçue aux entrées de Paris, amène une foule de guinguettes à s'installer juste au-delà des barrières, de l'autre côté du mur, là où l'alcool n'est pas taxé. Cet autre côté du mur, près de la butte Montmartre et du village de la Chapelle, devient un lieu incontournable du plaisir, et des distractions populaires parisiennes. Le paysage du nord de Paris se transforme sous l'effet de l'industrialisation. Ce sont l'apparition des premières voies ferrées et l'ouverture de la gare du Nord en 1846 qui vont bouleverser le paysage. Tout comme la commune de Montmartre, le village de La Chapelle voit arriver un flux de plus en plus important d'habitants venus travailler à Paris, mais ne pouvant s'y loger faute d'argent. Les loisirs deviennent indispensables à cette masse de travailleurs immigrés des campagnes qui ont besoin de s'évader des travaux de forçats. Le ton est donné avec la construction de l'Élysée-Montmartre. « L'Élysée-Montmartre est certainement le plus ancien de tous les bals de Montmartre, puisqu'il date des premières années du XIX^e siècle, probablement de 1806. D'abord simple guinguette, comme il y en avait

La vraie adresse du mythique « Chat Noir »

84, boulevard de Rochechouart, 18^e arrondissement

Situé au pied de la butte Montmartre, le cabaret du Chat noir fut l'un des grands lieux de rencontre du Tout-Paris et le symbole de la Bohème à la fin du XIX^e siècle.

L'Élysée-Montmartre

72, boulevard de Rochechouart, 18^e arrondissement

Ouverte en 1807, l'Élysée-Montmartre est à ses débuts une salle de bal. On y pratique un nouveau style de danse : le quadrille naturaliste, ou cancan, exécuté notamment par Valentin le Désossé ou Grille d'Égout. C'est aujourd'hui une salle de spectacle située au cœur du quartier de Montmartre.

2. Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, La Pléiade, 1952.

tant à Montmartre, où tous les dimanches les Parisiens venaient boire, danser et se divertir sous les grands arbres.³ »

L'amour tarifé va s'établir autour de ces lieux de rencontres. Sur les boulevards aussi, Rochechouart, La Chapelle, Clichy. Les prostituées, lorettes, pierreuse, horizontales, demi-mondaines exerçaient au centre de Paris, aux alentours du Palais-Royal, puis des Grands Boulevards sous la Restauration. L'arrivée des migrants venus de la campagne, la multiplication des bals populaires, des fêtes, des estaminets, et l'afflux des artistes attirés par l'énergie populaire et le sentiment de mixité sociale vont définir le contour du village de Montmartre. Ce sont surtout les artistes qui vont donner le cachet et l'identité de Montmartre, attirant les classes plus aisées de la bourgeoisie parisienne naissante. « Le démantèlement du mur et les grandes évolutions qui affectent par ailleurs Paris provoquent une mutation profonde de la population de Pigalle et du caractère du quartier. On lotit les derniers terrains vagues attendant aux anciens remparts, ainsi que les proches qui grimpent vers Montmartre ; et l'on y érige, comme des deux côtés des boulevards, de solides immeubles en pierre de taille, où une moyenne bourgeoisie montante vient se loger. À l'inverse, l'échappée toujours plus à l'ouest des classes aisées provoque l'exode de ses habitants les plus fortunés, lequel s'accroît après 1871. Ces mouvements contradictoires dévitalisent peu à peu la Nouvelle Athènes de ses résidents originels riches et fortunés. Les remplacements des artistes moins installés, plus marginaux, ainsi que toutes sortes de petits et moyens bourgeois – commerçants, fonctionnaires, médecins, employés de notaires. À la même époque s'aggrave dans le haut Montmartre une population hétéroclite, faite d'artisans, d'ouvriers et d'immigrés des régions de France ou de l'étranger. C'est le temps où Pigalle devient le centre de l'impressionnisme (Degas habite rue Victor Massé ; Manet, rue de Douai, puis Boulevard des Batignolles et rue d'Amsterdam ; Renoir, rue Saint-Georges, rue Élysées-des-Beaux-Arts et rue Frochot), avec ses francs-tireurs (Toulouse-Lautrec, avenue Frochot), ses descendants hérétiques (Gauguin, déjà évoqué, Van Gogh, cité Pigalle) ou plus acceptables (Nabis, Vuillard, Bonnard et Maurice Denis partagent un atelier square La Bruyère).⁴ »

Sentiment partagé et mitigé par de nombreux auteurs : « Les artistes, je crois, et non les demoiselles, ont commencé le changement... Le Chat noir ne fut qu'une saillie, une coupe mousseuse et bue en quelques mois. Il tourna mal, il eut des suites désastreuses, il attira sur Montmartre un engouement qui le perdit. D'abord le Moulin Rouge... Après le Moulin Rouge, La Truie qui file, et puis les bars innombrables et leur pègre innombrable.⁵ » Les bals, guinguettes, débits de boissons sont les lieux privilégiés de racolage où, de la Chapelle aux Batignolles, selon les origines sociales, bourgeois et ouvriers vont trouver l'amour illicite et bon marché.

Balzac, le premier, donne une description réaliste du monde de la prostitution dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, écrit en 1847 – La figure du julot casse-croûte y est dépeinte d'une façon assez sordide et empreinte de tous les préjugés et lieux communs de l'époque : « L'amour physique et déréglé de ces hommes serait donc, si l'on en



Chez Michou

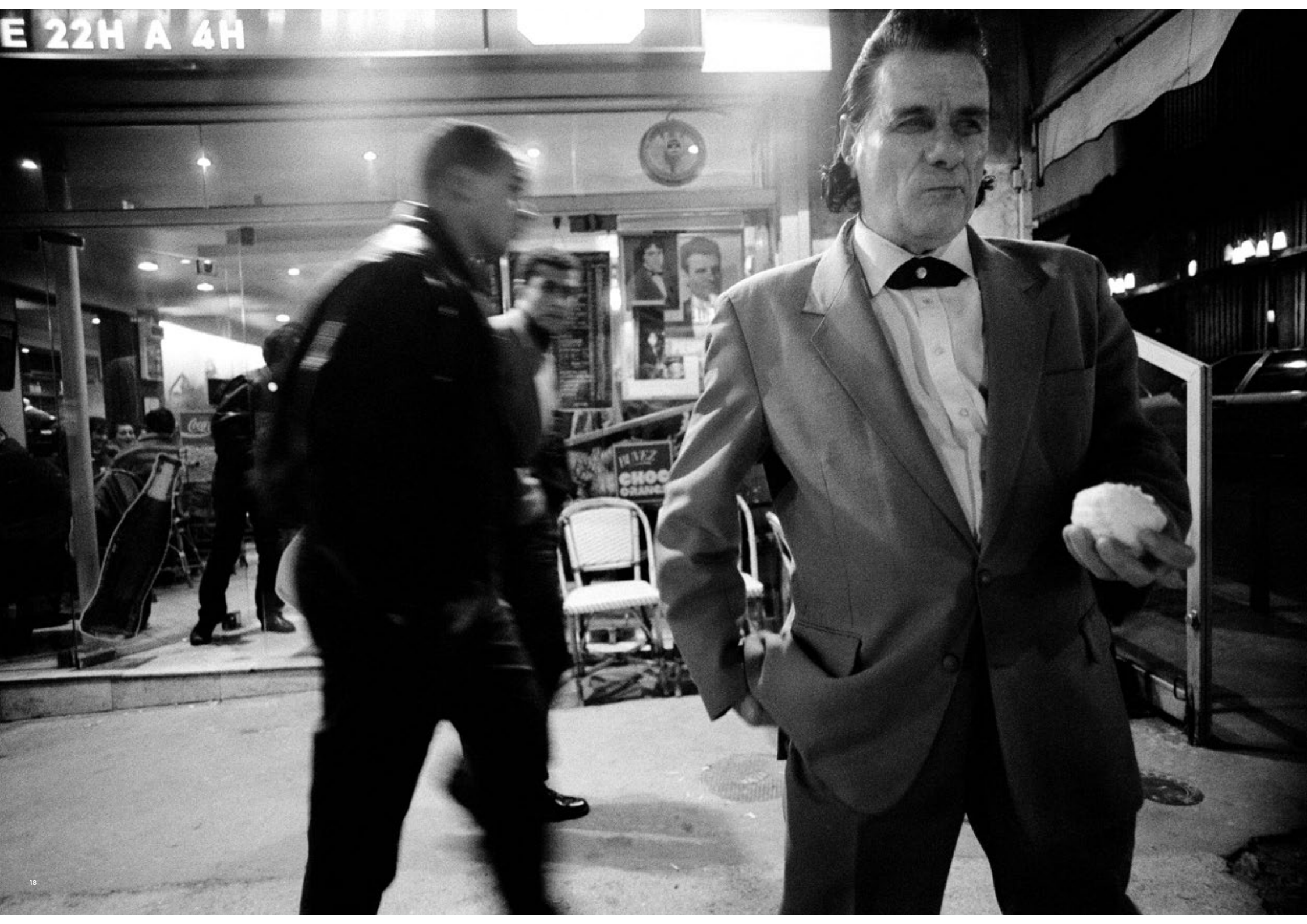
80, rue des Martyrs, 18^e arrondissement

Le cabaret a ouvert ses portes le 13 juillet 1956, « Chez Michou » s'appelait encore Madame Untel, on y dansait au sous-sol et on n'y croisait pas que des machos et des oies blanches. Un beau soir, l'envie nous est venue d'ajouter un peu de folie à cette adresse qui commençait à ronronner. »

3. Louis Chevalier, *Montmartre du plaisir et du crime*, La fabrique éditions, 2016.

4. Patrice Bollon, *Pigalle, Le Roman noir de Paris*, Hoëbeke, 2004.

5. Louis Chevalier, *Montmartre du plaisir et du crime*, La fabrique éditions, 2016.

















VARIETES

NU INTÉGRAL

ON vins
alcools



























Théâtres et massages érotiques

p. 44-45 ; p. 50 haut ; p. 97 ; p. 112 ; p. 137 ; p. 161
 Au théâtre je ne paye pas ma place et je refuse les massages. Des clients se masturbent en douce dans la salle minuscule. La fille s'échappe parfois à la fin de la représentation. Elle fait ça, paraît-il, pour payer ses études d'infirmière. Tout à l'heure elle se produira dans un autre théâtre.



Le Sexodrome

p. 30-31 ; p. 72 ; p. 96 ; p. 156-157 ; p. 160 ; p. 196 ; p. 197 ; p. 217 ; p. 224

Tentative de supermarché du sexe, le Sexodrome remplit tous les devoirs d'un palais de l'érotisme et de la pornographie ; vente de DVD et sextoys, lingerie au rez-de-chaussée – hammam, cabines privées au premier étage, salons particuliers

plus haut, backroom gay au sous-sol, bar discothèque et théâtre vivant... Comme dit très bien un guide touristique : « Que serait Pigalle sans son Sexodrome ? Véritable institution parmi les sex-shops parisiens, repère visuel de première catégorie sur le boulevard de Clichy, le Sexodrome s'étend sur trois étages rose bonbon. »

Une semaine au Sexodrome à visiter coins et recoins. Une magnifique Russe en bikini me glisse sur un papier son numéro de téléphone, on nettoie le « mur à pipe » qui vient de servir, je reste de marbre, le stupre ne m'atteindra pas.



Animations touristiques

p. 4 ; p. 25 ; p. 28 ; p. 29 ; p. 32 ; p. 33 ; p. 65 ; p. 68 ; p. 70-71 ; p. 92-93 ; p. 110-111 ; p. 129 ; p. 132 ; p. 133 ; p. 136 ; p. 146-147 ; p. 150-151 ; p. 153 ; p. 182-183 ; p. 194-195 ; p. 200 ; p. 201 ; p. 220-221

Avec la fin des maisons closes et l'arrêt du grand banditisme « autorisé », Pigalle devait se reconvertir pour faire vivre ses clubs, salles, restaurants, bars et compagnie. L'avènement du tourisme de masse dès les années 1970, les salons et foires parisiennes qui se succédaient régulièrement allaient faire naître une clientèle populaire, friande de spectacles érotiques, d'attractions lubriques devenues une grande messe quasi quotidienne réservée à ces « jouisseurs » d'un nouveau type.

J'eus le privilège de documenter ces soirées ribaudes où l'alcool défaisait les convenances, assistant à la transformation de l'individu en un être dégradé et avili, moqué et exacerbé au contact de jeunes hétaires endurcies.



Spectacles de cabaret

p. 78-79 ; p. 88 ; p. 116-117 ; p. 118-119 ; p. 176-177

Certains cabarets présentent aussi des shows artistiques – c'est le cas du duo Maya et Ray qui se produisent sur des scènes plus sages.



Boulevards

p. 26-27 ; p. 34-35 ; p. 83 ; p. 100-101 ; p. 122-123 ; p. 140-141

Le boulevard de Rochechouart et le boulevard de Clichy, surnommé auparavant l'allée des veuves (au regard des nombreux règlements de comptes qui s'y étaient déroulés), sont le théâtre nocturne de la vie de la petite communauté de Pigalle. Dandys démodés, homosexuels décomplexés, rockers sans le sou, junkies overdosés, marchands des quatre saisons, baraques à frites, à crêpes, à kebabs, portiers de nuit alpaguant le chaland, transsexuels prostitués proposant leurs services, dealers de shit, de coco ou d'héroïne, chacun y trouve sa joie ou sa peine. Devant une Sanisette, quelques agents de police font le pied de grue. Le cadavre disloqué d'une transsexuelle, morte de surdose d'héroïne, disloqué dans les chiottes, attend que les pompiers l'emmène. On ne me laisse pas approcher.

Sado-masochisme : spectacles et sessions privées

p. 50 bas ; p. 57 haut ; p. 74-75 ; p. 82 ; p. 113 bas ; p. 120-121 ; p. 128 ; p. 144-145 ; p. 164-165 ; p. 170-171 ; p. 178-179 ; p. 188-189 ; p. 192 ; p. 204-205 ; p. 216 ; p. 225



Un grand classique dans la nuit de Pigalle, fouets et menottes sur scène, humiliations, scarifications, sodomies par sextoys monstrueux font le bonheur de curieuses et curieux qui viennent trouver d'éventuelles propositions de nouveaux jeux sexuels. Des professionnels en sado-masochisme en ont fait leur gagne-pain et mêlent jouissance et vrai plaisir au travail rémunérateur. Je suis un couple pendant quelques semaines. Ils me révèlent leur intimité, assez ordinaire, si on met de côté leur spécialité. On dérive dans la nuit.



L'homme en latex ne veut pas que je voie son visage ni son identité. Je m'exécute. Il connaît de vrais problèmes d'érection. Il prend son plaisir où ça fait mal.